

## La spiritualité et la connaissance de soi comme voie d'accomplissement

(éléments extraits du dernier livre de Jean Pascal Derumier « Pour une société contributive »)

La spiritualité laïque est déconnectée de toute croyance religieuse, mais elle conçoit, selon Michael Abitbol<sup>1</sup>, l'existence d'une « intuition spirituelle qui fédère l'humanité tout entière ». Elle renvoie aussi, dans ma conception des choses, à la croyance que nos vies s'inscrivent dans quelque chose de plus grand que nous (ou un tout) « de nature immanente<sup>2</sup> » auquel il convient de nous « référer » pour agir de façon juste. À la différence de la plupart des religions, dont la spiritualité se rattache à un ordre transcendant, les croyances laïques se rattachent à une vérité interne à notre monde.

Ainsi, la spiritualité laïque se rattache traditionnellement à des valeurs humanistes qui mettent la personne humaine et son épanouissement au-dessus de tout. Toutefois, un autre courant, incitant à nous extraire de l'anthropocentrisme, est en train de se développer avec force. Pour ces derniers, dont je suis aussi, il est urgent de sortir de notre vision anthropocentrée par laquelle l'homme se met au-dessus de la nature, pour remettre le vivant dans son ensemble au centre de nos préoccupations. C'est une condition essentielle pour apprendre à habiter la terre en symbiose avec le reste du vivant. Une telle approche, nous invite notamment, comme l'a fait Abdenour Bidar dans son livre *Les Tisserands*<sup>3</sup>, à prendre soin d'un triple lien dont chacune des composantes est aujourd'hui en souffrance : liens à soi-même, lien aux autres et lien à la nature.

### Prendre soin de notre triple lien

Nos sociétés, nos organisations, poussées par une logique économique toujours plus avide de rendement et de profit, ont fragilisé, quand elles n'ont pas détruit, les liens à nous-même, aux autres et à la nature. Notre développement, comme je l'ai déjà évoqué, s'est fait au prix d'une forte entropie sociétale dont il est urgent d'inverser le cours en réconciliant l'économique, le social et l'environnemental, et surtout en reconstituant nos liens de coopération et de solidarités avec l'ensemble du vivant. Il s'agit, nous dit Abdenour Bidar, de mobiliser tous les « tisserands » pour « réparer ensemble le tissu déchiré du monde » en nous tournant (enfin) vers un projet de société respectueux des grands équilibres, dont la vie. Il nous faut pour cela renouer avec nos forces de vie, car lorsque leur développement n'est pas entravé, elles trouvent naturellement leur chemin, au travers de la créativité sous-jacente à tout écosystème vivant, vers plus d'harmonie, d'équilibre et de beauté. La nature, forte de ses presque 4 milliards d'années de développement, en est l'éclatante démonstration. « La terre était autrefois de la roche fondue et maintenant elle chante des opéras<sup>4</sup> », nous dit le professeur de cosmologie Brian Swimme.

La vie sur notre fragile planète s'est développée, comme nous l'avons vu, sur un fonds de coopération et sur la base de liens d'interdépendance. Cette réalité ignorée, voire piétinée par l'approche dualiste destructrice de liens et donc de vie, nous revient aujourd'hui comme un boomerang dans la figure. Tout progrès doit à mon sens s'inscrire dans ce que Spinoza considère comme l'essence des choses : « la tendance à l'intensification de la vie », ce chemin naturel que la volonté de domination de l'homme a malheureusement entravé. Il convient, comme il nous y invite, d'accompagner le « processus d'autoproduction de la vie » en épousant les grands principes de la nature et en orientant notre potentiel de créativité naturel vers la réalisation de la seule utopie possible : un homme réconcilié avec lui-même et avec le vivant... un vivant, en final transcendé par l'esprit humain. Il m'est difficile de développer ici les raisons profondes de mon adhésion à l'ontologie de ce philosophe, mais il est utile que je précise un

---

<sup>1</sup> Auteur d'un écrit sur la « spiritualité laïque », Wikipédia.

<sup>2</sup> Il y a là opposition radicale et ontologique entre transcendant et immanent comme entre extérieur et intérieur, comme entre essence et existence. La transcendance est dépassement, sortie hors des limites du monde, alors que l'immanence est maintien à l'intérieur de ces mêmes limites (<http://philopratique.com>).

<sup>3</sup> Abdenour Bidar, *Les Tisserands : Réparer ensemble les liens déchirés du monde*, Les liens qui libèrent, 2016.

<sup>4</sup> [www.goodreads.com/quotes/215420-the-earth-was-once-molten-rock-and-now-sings-operas](http://www.goodreads.com/quotes/215420-the-earth-was-once-molten-rock-and-now-sings-operas)

peu ce qu'elle recouvre. Pour lui, Dieu n'est rien d'autre que le tout, c'est-à-dire la nature et plus globalement l'univers. Ce dieu qu'il définit selon Bruno Giuliani<sup>5</sup> comme « substance infinie à la fois transcendante au monde phénoménal et cause libre et immanente de toute chose ». Spinoza propose en conséquence de voir, nous dit encore ce dernier, que « tout ce qui existe est l'expression nécessaire d'une même énergie vitale infinie et éternellement autocréatrice – la vie – et d'en déduire une culture de la joie qui ait pour seul moteur l'amour de la vie ». Il nous invite donc à nous inscrire dans le flux naturel de la vie, autour des principes éthiques de la joie<sup>6</sup>, pour conduire notre destinée. Selon lui, l'homme, auquel il nie tout libre arbitre, peut uniquement exercer son (immense) pouvoir de création dans le cadre des lois de la vie... mais il n'a pas le pouvoir d'imposer ses lois à la nature. L'homme ne peut être « un empire dans un empire<sup>7</sup> ».

À l'heure où de plus en plus de personnes, dont je suis, évoquent un nécessaire changement de civilisation couplé à un nouvel état de conscience, il nous faut aussi nous trouver une nouvelle boussole d'ordre spirituel. Celle proposée par Spinoza, dans sa double articulation avec ce qui nous dépasse (l'ordre naturel) et nous-même (la joie) me semble des plus pertinentes, à condition de ne pas perdre en route les valeurs humanistes autour desquelles nous devons continuer à fonder notre collectif humain. Tout cela nous ramène à la nécessité de prendre soin de notre « triple lien » en cherchant, non pas à forcer les choses, mais à communier avec la grande symphonie du vivant. Parmi ces trois liens, il y en a un que je n'ai pas encore abordé et sur lequel il me semble primordial de s'arrêter un peu : le lien à soi-même.

### **Le lien à soi-même**

Ce lien renvoie tout d'abord au nécessaire questionnement de notre responsabilité individuelle dans les changements à venir. Elle s'illustre d'une très belle façon par l'histoire suivante : un jour un jeune garçon dit à son papi : « Dis-moi, Grand Père, qu'est-ce qu'un Homme ? » Le vieux le fait voyager dans des territoires immenses, connus et inconnus, et lui explique qu'il y a chez l'homme une part de loup noir, sombre, manipulateur, envieux, colérique, hargneux et menaçant, qui hurle la nuit, se cache, se bat avec les uns et dévore les autres, terrifie, domine par la peur et tue. Son autre part plus lumineuse est celle du loup blanc, accueillant, équitable, joyeux, solidaire et fraternel. Pacifique, lucide, il protège les siens et soutient les autres, attentif, généreux et confiant. Puis il rajoute : « Chacun d'entre nous abrite en lui un loup noir et un loup blanc qui ne cessent de s'affronter. » L'enfant après un temps de réflexion lui demande : « C'est lequel qui gagne ? » Alors, le grand-père lui répond : « Celui qui gagne... C'est celui que tu nourris<sup>8</sup>. » Même s'il n'est pas concevable de réduire les exigences de la transition aux seuls enjeux de transformation individuelle, nul ne peut nier sa part de responsabilité dans les nécessaires changements à venir. Chacun se doit ainsi d'adopter une attitude en cohérence avec le monde qu'il souhaite voir advenir : « Sois le changement que tu veux dans le monde », disait Gandhi.

Le lien à soi-même renvoie aussi à la (juste) place et au rôle de chacun dans le monde, c'est-à-dire, nous dit A. Bidar, à « la place où je vais pouvoir m'accomplir et servir : me découvrir, me trouver, et contribuer à la société, à son changement, de manière d'autant plus réelle, puissante, féconde, qu'alors je m'avancerai vers les autres, et agirai avec eux à partir de ma véritable singularité, de ma vocation propre enfin identifiée et exploitée ». Une telle posture n'est pas compatible avec le mythe moderne de l'autonomie radicale de l'homme. Elle suppose que nous

---

<sup>5</sup> Bruno Guilliani, *Le Bonheur avec Spinoza : l'Éthique reformulée pour notre temps*, Almora, 2011.

<sup>6</sup> Les trois affects primaires sont pour Spinoza la joie, la tristesse, et le désir. Sa définition de la joie se déduit celle de l'amour : « L'Amour n'est rien d'autre qu'une Joie qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure, et la Haine, rien d'autre qu'une Tristesse qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure ».

<sup>7</sup> Pour Spinoza « Les hommes se trompent en ce qu'ils se croient libres et cette opinion consiste en cela seul qu'ils sont conscients de leurs actions, et ignorants des causes qui les déterminent » et « L'action libre est celle qui se détermine en faveur du désir raisonnable ».

<sup>8</sup> <https://solen-lombard.fr/conte-loup-blanc-loup-noir/>

réinvestissements, à partir de notre singularité et de notre intelligence collective, un projet collectif tourné vers la réalisation d'un futur désirable en cohérence avec les enjeux actuels. Il nous faut pour cela, pour reprendre l'expression d'Edgar Morin, être « un “je” responsable dans un “nous” solidaire<sup>9</sup> ».

Cela suppose de satisfaire à deux conditions essentielles : construire un nouvel imaginaire collectif suffisamment puissant pour former un pacte collectif ou contrat social, et permettre à chaque homme/femme de se réaliser à partir de ce qu'il est tout en lui donnant les moyens mieux affirmer sa singularité.

### **Construire un nouvel imaginaire**

L'humain a besoin de se raconter des histoires pour donner du sens à ses actions. L'imaginaire du progrès à partir duquel nous avons construit nos sociétés actuelles nous a amenés dans une impasse de laquelle il est urgent de sortir. L'enjeu est d'opérer un véritable changement de paradigme, c'est-à-dire une transition au sens fort de son étymologie latine « *trans-ire* » : aller au-delà. Cet « au-delà » doit aussi s'entendre comme quelque chose de plus grand que nous, c'est-à-dire comme une dimension à consonance spirituelle en résonance avec nos aspirations les plus nobles. C'est donc vers un dépassement de nous-mêmes, de nos égoïsmes, incarné par une nouvelle utopie, qu'il nous faut aussi nous tourner si nous voulons faire face aux enjeux du monde à venir. L'utopie indique le cap et balise le futur. Elle a pour fonction de mobiliser les volontés et imaginaires, ouvrir les portes de l'esprit en faisant rêver à un monde meilleur.

Il nous faut pour cela construire un nouvel imaginaire positif en capacité de ré-enchanter l'avenir et de (re)donner un juste fondement à l'implication collective. Cette exigence prend une acuité particulière dans le monde moderne où l'émancipation vis-à-vis du religieux et de la coutume a fait perdre une bonne part du sens commun. Depuis tous temps, nous dit l'historien Yuval Noah Harari dans *Sapiens*<sup>10</sup>, les mythes ont constitué la pierre angulaire de la culture humaine. Ils sont porteurs de croyances partagées grâce auxquelles les hommes peuvent regarder dans une même direction et coopérer à la construction d'un monde commun. La force de mobilisation de ces histoires leur a permis d'agréger des millions de personnes autour d'une même aventure partagée. En renouvelant les histoires, et plus largement les utopies à la base de leur imaginaire, les humains ont la possibilité de mobiliser les volontés autour des enjeux d'une transition vers la construction d'une société post-carbone, respectueuse des limites de la biosphère, de l'ensemble du vivant, de la justice globale et des droits des générations futures. On voit aujourd'hui poindre beaucoup d'utopies, mais aucune d'entre elles ne semble pour l'instant posséder le pouvoir d'entraînement attendu. Elles nourrissent pourtant notre désir de vivre autrement et forment le terreau du monde de demain duquel émergera (peut-être) un nouveau grand mythe fondateur. Parmi les différentes utopies actuelles, je tiens à souligner l'existence de la Charte des habitants de la Terre<sup>11</sup> dont je suis signataire. Elle a été réalisée par l'Agora des Habitants de la Terre<sup>12</sup> dont Riccardo Petrella est l'un des principaux initiateurs (voir les principes de la charte dans l'encadré ci-après)

---

<sup>9</sup> Vœux 2018 sur Twitter d'Edgar Morin.

<sup>10</sup> Yuval Noah Harari, *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*, Albin Michel, 2015.

<sup>11</sup> <http://audacia-umanita.blogspot.com/2019/02/la-charte-des-habitants-de-la-terre.html>

<sup>12</sup> L'Agora des Habitants de la Terre a été créée fin 2018 en Italie par des citoyens ressortissants de l'Allemagne, de l'Argentine, de la Belgique, du Brésil, du Cameroun, du Chili, de l'Espagne, de la France, de l'Inde, de l'Italie, du Liban, du Portugal, du Québec (Canada), de la Suisse.



Cette charte nous rappelle que le vivant est un tout dont nous sommes solidaires et que la Terre n'est pas un stock de ressources, mais un ensemble de biens communs dont nous devons prendre soin ; la résilience passe par la coopération et l'entraide ; nos grands équilibres reposent sur la construction de liens de qualité, la connaissance doit rester un bien commun universel, etc. Un tel pacte pourrait constituer le cadre d'actions collectives, voire de nouveau contrat social, au sein duquel chacun pourrait agir à partir de ce qu'il porte vraiment et ainsi tendre vers sa réalisation pleine et entière.

Une autre utopie pourrait être celle portée par l'écologie. Pas l'ambition étriquée et politicienne des partis écologiques, mais la grande ambition écologique dont Bruno Latour dit : « elle est révolutionnaire en ceci qu'elle vise l'autonomie de chaque être et la fin de toute forme de domination sociale, qu'il s'agisse de la société des hommes et plus largement de la société des êtres vivants, dont les humains font partie et qu'ils se sont employés jusqu'à présent à subordonner exclusivement à leurs finalités mondaines<sup>13</sup>. » C'est cette même ambition que défend Serge Audier, un de nos grands penseurs de la cause écologique, dans son dernier livre, *La Cité écologique*<sup>14</sup>. Selon lui, la crise écologique nous confronte à la nouvelle réalité d'un monde commun et à la nécessité de faire évoluer de façon radicale nos façons d'agir et de vivre en commun. Elle nous met ainsi face à de nouveaux défis pour lesquels nos institutions ne sont pas adaptées. En effet, la question écologique est aussi une double question sociale et démocratique qui nous confronte à la nécessité de refonder la vie démocratique et économique en y intégrant les enjeux du monde commun. Une des grandes questions à la base de son livre

<sup>13</sup> Bruno Latour, *Où atterrir : comment s'orienter en politique*, op. cit.

<sup>14</sup> Serge Audier, *La Cité écologique. Pour un éco-republicanisme*, op. cit.

est : « Comment à l'âge de l'anthropo-capitalocène, inventer une société non productiviste, une cité comme "monde commun" qui, en interdépendance positive avec le vivant, s'élargisse aux enjeux, aux acteurs et aux "affectés" de la crise écologique. » L'enjeu est collectif, mais il passe aussi par la mobilisation et la réalisation de chacun et chacune d'entre nous.

Permettre à chacun de se réaliser

La réalisation de soi peut s'aborder de différentes façons et je ne pourrai ici qu'effleurer ce vaste sujet. Elle peut s'entendre, tout d'abord, au sens de la formule « deviens ce que tu es » reprise par Nietzsche<sup>15</sup> lorsqu'il exhorte les hommes à quitter leur « médiocrité » pour devenir un « surhomme ». Cette injonction est plus souvent interprétée comme la référence à une identité profonde, distincte de notre identité apparente, qu'il nous faut atteindre pour pouvoir nous réaliser ou occuper notre juste place dans la vie. Si l'on peut douter de l'existence d'un soi « préexistant » qu'il faudrait trouver pour vivre de façon accomplie, il est incontestable que chaque individu est un être singulier formé par ses connaissances, ses expériences et ses différents héritages (génétiques, culturels ou autres). Or la société et ses mécanismes de mimétismes associés, tendent à gommer nos singularités pour mieux nous transformer en « même » et nous enfermer dans des rôles au sein d'organisations tournées vers une meilleure efficacité collective. Nous vivons donc le plus souvent en fonction des « possibles sociaux » et bien plus rarement dans l'expression de ce que nous sommes. Amin Maalouf dans son livre *Les Identités meurtrières*<sup>16</sup> nous parle très bien des différentes identités culturelles dont nous sommes les héritiers au travers de la longue lignée de nos ancêtres et avec lesquelles nous ne sommes pas toujours très à l'aise. Ces « gènes de l'âme », comme ils les appellent joliment, forment des combinaisons, d'un individu à l'autre, à chaque fois différentes et nous donnent un héritage culturel avec lequel il est important de renouer pour pouvoir habiter les différentes dimensions de soi-même. Pour illustrer la multiplicité de nos identités, il prend comme exemple un habitant de Sarajevo : « Cet homme est né d'une famille de tradition musulmane ; il appartient de par sa langue aux Slaves du Sud qui furent naguère réunis dans le cadre d'un même État et qui aujourd'hui ne le sont plus ; il vit sur une terre qui fut tantôt ottomane, tantôt autrichienne et eut sa part dans les grands drames de l'histoire européenne. À chaque époque, l'une ou l'autre de ses appartenances s'est enflée, si j'ose dire, au point d'occulter toutes les autres et de se confondre avec son identité tout entière. On lui aura raconté au cours de sa vie, toutes sortes de fables. Qu'il était prolétaire et rien d'autre. Qu'il était yougoslave et rien d'autre. Et, plus récemment, qu'il était musulman et rien d'autre ; on a même pu lui faire croire, pendant quelques mois difficiles, qu'il avait plus de choses en commun avec les hommes de Kaboul qu'avec ceux de Trieste. » Beaucoup d'entre nous vivent dans la croyance qu'il ne nous faut habiter ou reconnaître qu'une partie restreinte de nous-mêmes : la partie de notre identité prévalente sur toutes les autres. Ce qui détermine l'appartenance d'autrui à un groupe identitaire donné c'est très souvent le regard d'autrui, des proches comme des autres, dans un contexte historique donné. Pour prendre conscience de qui « on est » de façon singulière nous devons renouer avec les différentes facettes de notre identité en nous défaisant des influences enfermantes des autres et de la société dans son ensemble. La quête de soi est donc un voyage, un processus par lequel on découvre en même temps l'autre. C'est tout le sens du « connais-toi toi-même » gravé au fronton du temple de Delphes. La quête de soi peut donc ici être comprise

---

<sup>15</sup> « La fameuse citation "Deviens ce que tu es" est celle d'un poète lyrique du v<sup>e</sup> siècle av. J.-C. qui s'appelle Pindare. Il s'adresse à Hiéron, tyran de Syracuse, pour l'exhorter à réaliser sa véritable personnalité. On oublie souvent la suite de cette citation qui est pourtant très éclairante : "quand tu l'auras appris". Epicure, pour qui se changer soi-même est le principal devoir, reprendra la première partie de cette citation, tandis que Socrate appuiera sur la deuxième avec son fameux "connais-toi toi-même", gravé sur le fronton du temple de Delphes. » (Philippe Laurent, « Comment puis-je devenir ce que je suis ? », *l'express.fr*, 28 septembre 2014.

<sup>16</sup> Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Grasset, 1998.

comme un chemin nous conduisant vers une connaissance élargie de nous-même et des autres ; chemin par lequel on acquiert aussi la capacité de nous libérer des influences de l'autre pour mieux renouer avec nos singularités. Chemin par lequel on réalise aussi toute l'importance de l'autre, car sans l'autre on n'existe pas. Autrui peut me construire comme me détruire, c'est un autre moi-même par lequel je peux prendre conscience de mon incomplétude et de « qui je suis ». Cette quête est donc une condition essentielle de notre émancipation, de notre capacité à habiter le monde à partir de ce qu'on est, tout en participant à sa diversité et à sa richesse, c'est-à-dire à sa résilience et à sa créativité. Elle est aussi une condition indispensable à la construction d'une identité stable à partir de laquelle chacun sera en mesure d'accueillir l'autre à partir de ce qu'il est, sans chercher à lui imposer la sienne. Elle nous mène alors à un point d'universalité où, comme nous dit l'écrivain philosophe Édouard Glissant : « Penser que sa propre valeur entre dans un entrecroisement de valeurs, c'est un beaucoup plus grand, noble et généreux projet que celui de tenter que sa propre valeur devienne valable pour le monde entier<sup>17</sup>. » Ce point d'universalité est l'« identité relation », associant culture, altérité et créativité, que ce penseur de la diversité oppose à l'« identité racine » qui enferme et nie l'autre dans sa propre identité. L'identité est chez lui non seulement un point d'appui pour mieux se définir dans ce monde de la diversité car toute identité s'étend dans un rapport à l'autre, mais aussi une « comme un antidote à la domination et comme apprentissage de l'incertitude<sup>18</sup> ».

Pour nous guider tout du long de ce chemin incertain nous avons besoin d'une boussole externe et d'une boussole interne. La boussole externe correspond à l'imaginaire partagé par le grand « nous » dans lequel nous sommes inscrits et que chaque « je » devrait pouvoir féconder de façon singulière en y trouvant sa juste place. La boussole interne pourrait correspondre au sentiment de joie évoqué par Spinoza, pour lui sous-jacent à la tendance naturelle de l'homme à intensifier la vie. Il nous invite pour cela à nous soustraire de l'influence mortifère des passions tristes que sont la colère, l'envie, la peur, le ressentiment, en privilégiant les « désirs raisonnables » sources de joie. Pour lui, le couple raison/joie doit éclairer notre chemin, sinon nous restons guidés par notre inconscient et principalement par nos affects et nos désirs sur lesquels nos passions tristes ont une influence déterminante. Pour Spinoza, la cause profonde de notre mal est l'ignorance de l'esclavage dans lequel nous enferment nos émotions. La joie et la tristesse sont les deux points cardinaux de nos émotions et il faut apprendre à privilégier le premier aux dépens du second pour mieux vivre, et surtout pour nous conformer à notre essence réelle. En effet, Antonio Damasio nous dit, dans son livre *Spinoza avait raison*, que « les organismes s'efforcent par nécessité, de persévérer dans leur être ; cet effort nécessaire constitue leur essence réelle. Les organismes viennent à l'être dotés de la capacité de réguler leur vie et ainsi de survivre. Tout aussi naturellement, ils s'évertuent à parvenir pour leur “plus grande perfection” de fonctionnement, à ce que Spinoza identifie à la joie ». Cultiver la joie, en s'appuyant sur notre raison et en s'attachant à des « désirs raisonnables », reviendrait donc à renouer avec notre vraie nature ; nature dont les passions tristes nous détournent en permanence. La joie est donc une boussole naturelle sur laquelle il conviendrait de s'appuyer pour nous conduire vers un monde plus juste et plus désirable dont les bases sont inscrites dans les lois du « Dieu nature ».

Une autre boussole interne nous est donnée par le grand psychanalyste Carl Gustav Jung au travers du concept d'individuation qui désigne le besoin de l'homme de découvrir son identité profonde à laquelle il a donné le nom de « Soi ». Le Soi renvoie l'homme dans sa vérité

---

<sup>17</sup> Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, 1996.

<sup>18</sup> Edwy Plenel cité par Aliocha Wald Lasowski dans *Édouard Glissant, penseur des archipels*, Pocket, 2015.

profonde et spirituelle<sup>19</sup> dont le moi n'est que la part visible. Dans *l'ABC de la psychologie jungienne*, Carole Sédillot<sup>20</sup> nous dit que « l'état d'individuation est en quelque sorte un processus religieux, servant à relier l'homme à son humanité ». Le terme religieux, même s'il fait référence à la dimension spirituelle, doit ici s'interpréter au sens de sa racine latine « religare », c'est-à-dire « relier ». L'individuation s'opère par la réconciliation de nos parties conscientes et inconscientes et notamment avec la partie sombre de nous-même (notre ombre). Jung dans *L'Âme et la vie*<sup>21</sup> nous dit que « la réalisation du Soi n'est pas une action égoïste ni une dépersonnalisation de soi-même. Elle est une réponse à l'aspiration informulée de la personnalité totale, qui groupe le conscient et l'inconscient afin que soient comblés les déficits et les lacunes obscurément perçues ». Son modèle de psyché renvoie à une dimension spirituelle, car l'homme se confronte, non seulement à la société, mais aussi à des forces supérieures au travers des différentes figures archétypales de l'inconscient collectif nécessaires à l'individuation. Un de nos grands archétypes est, par exemple, l'« Ombre » qui contient la totalité des aspects de la personnalité refoulés ou ignorés, que l'éducation et la société ont refusé de mettre en valeur. La confrontation à cet archétype va ainsi permettre à l'homme de prendre conscience qu'il est porteur de l'ensemble des qualités et des défauts de l'humanité, ou pour reprendre la formule de Montaigne, que « chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition ».

La quête vers la recherche de son identité profonde, à laquelle invite Jung, renvoie au cheminement jamais achevé vers le Soi ; voyage au travers duquel chacun est amené à découvrir la part d'humain et de divin à l'intérieur de lui. Au travers de ce cheminement, nous dit José Pinheiro Neves<sup>22</sup>, « l'être humain évolue d'un état infantile d'identification totale vers un état de plus grande différenciation, impliquant une ampliation de la conscience et articulant, de manière harmonieuse, ses différentes strates ». Chemin faisant, il va découvrir « la totalité de sa personnalité individuelle » et être de plus en plus en capacité de se libérer des pressions de la société qui, au travers de ses normes, l'empêchent d'être lui-même ». Le Soi vers lequel chaque homme va chercher à tendre correspond à l'archétype de la totalité. Il peut être considéré comme une sorte de dieu intérieur nous poussant vers une forme de plénitude en lien avec notre vérité ultime.

On pourrait dire, en guise de synthèse, que, quel que soit le chemin emprunté, l'invitation à « devenir ce qu'on est » nous pousse à une plus grande individuation, c'est-à-dire à une plus grande affirmation de soi dans le respect de notre vérité profonde. Elle reboucle avec le projet d'émancipation dont notre éducation devrait être porteuse. Mais elle suppose aussi que la société développe, dans le même temps, un nouveau projet collectif en capacité de se nourrir et de se renforcer à partir de ces mêmes singularités. C'est là une nouvelle utopie dans laquelle nous ne pourrions pas verser sans donner une dimension spirituelle à notre quête. Il s'agit en effet de nous mettre (aussi) au service d'un « tout » qui nous dépasse, nous relie et nous oblige. Chacun, en fonction de ses convictions et de ses croyances, pourra donner le sens le plus adapté à ce « tout ». Que nous ayons une conception immanente ou transcendante de la spiritualité, l'important est de nous rejoindre sur les valeurs et des objectifs communs tournés vers la construction d'un monde plus juste, plus respectueux de l'ensemble du vivant, plus fraternel, plus solidaire et plus libre. Une belle illustration nous en est donnée par le pape François, dans une lettre encyclique sur la sauvegarde de la maison commune (LS, n° 118), où il écrit : « On

---

<sup>19</sup> Pour Carl Jung, la spiritualité est un phénomène universel fondamental qui constitue la racine même de la vie psychique et joue donc un rôle essentiel dans nos équilibres psychologiques.

<sup>20</sup> Carole Sédillot, *ABC de la psychologie jungienne*, Grancher, 2005.

<sup>21</sup> Carl Jung, *L'Âme et la vie*, LGF, Livre de Poche, 1995.

<sup>22</sup> José Pinheiro Neves, « Pour comprendre les nouvelles liaisons digitales : le concept d'individuation chez Carl Jung et Gilbert Simondon », *Sociétés*, n° 111, janvier 2011.

ne peut pas exiger de l'être humain un engagement respectueux envers le monde si on ne reconnaît pas et ne valorise pas en même temps ses capacités particulières de connaissance, de volonté, de liberté et de responsabilité ». Au-delà de toutes religions, ce sont ces valeurs et ces idéaux qui doivent être le socle commun de l'humanité ; ceux-là mêmes auxquels doivent se référer nos écoles pour nous accompagner vers le chemin de notre émancipation, avec la raison comme lanterne. Un chemin durant lequel nous devons veiller à ne laisser aucun dogme entraver notre liberté de réalisation au nom d'une vérité sur laquelle nous n'aurions pas prise. S'émanciper c'est aussi se libérer de ses chaînes : « Que tombent les traditions – croyances et mœurs –, Dieu, le prophète, l'au-delà, la vertu et ainsi de suite ! Ce ne sont là que des mots et du verbiage agencé par des générations passées et ils survivent par la force de la continuité, non par la force de la vérité », nous dit Khalil Gibran<sup>23</sup>.

Notre éducation, au sens le plus large du terme, doit donner les moyens à chacun de devenir un acteur singulier du monde de demain : une société post-carbone, plus résiliente, plus juste, plus solidaire, plus spirituelle et plus respectueuse de vivant dans son ensemble. Elle doit également nous aider à mieux comprendre et intégrer dans nos valeurs tout comme dans nos comportements nos liens d'interdépendance avec l'ensemble du vivant. Pour la psychologue transpersonnelle Frances Vaughan, l'interdépendance est le troisième stade de développement après celui de la dépendance et de l'indépendance. Il renvoie donc à un seuil de maturité supérieur qui participe, si on l'élargit aux relations d'interdépendance avec l'ensemble du vivant, de la conscience écologique à laquelle nous devons collectivement accéder. Mais l'éducation doit aussi plus fondamentalement, nous dit Edgar Morin dans *Enseigner et Vivre*<sup>24</sup>, nous apprendre à vivre, à se connaître, à affronter les incertitudes de l'existence et à faire face à l'erreur, l'illusion et l'aveuglement. Les contours de ce monde restent encore largement à imaginer et à consolider, tant sur le plan des modalités que des connaissances nécessaires pour le faire exister. Face à ce nouvel horizon émergent, il nous faut réinventer les modalités de notre éducation globale pour la mettre en adéquation avec les diverses exigences évoquées tout du long de ce chapitre. Si l'école veut garder un rôle central dans un processus éducationnel, mobilisant les acteurs formels et informels d'un même territoire, elle devra s'ouvrir à l'ensemble de la société et prendre plus largement sa part dans les profonds changements à opérer (en intégrant notamment les enjeux de la transition dans des enseignements plus transversaux et les exigences comportementales associées). Elle doit aussi, et surtout, aider chacun à agir de la façon la plus juste possible en étant « entrepreneur de sa vie » au sein d'un projet collectif, de valeurs communes dont elle sera l'un des principaux promoteurs. Mais la métamorphose de notre système éducatif devra aussi se mener de pair avec celles de nos organisations. En effet, à quoi servirait-il de former des individus émancipés en capacité de prendre de justes initiatives à leur niveau, de faire preuve de créativité si nos organisations continuent à être porteuses de formes de dominations assujettissantes.

*Jean Pascal Derumier est consultant, essayiste et citoyen engagé dans la transition économique, sociale et environnementale. Après une carrière à la SNCF, où il a notamment développé des compétences en ingénierie de la formation, management des organisations et management de l'innovation (10 ans passés à la direction Innovation et Recherche), il s'est orienté dans l'accompagnement des territoires et des organisations en transition. Il est aussi membre fondateur d'Innovation citoyenne et Développement Durable (ICDD) et l'Université du Bien Commun (UBC).*

---

<sup>23</sup> Khalil Gibran, *Le Prophète*, Gallimard, 1992.

<sup>24</sup> Edgar Morin, *Enseigner et vivre. Manifeste pour changer l'éducation*, Actes Sud, 2014.